LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 5 JUILLET 1906 — No. 39

Venez nous voir pour votre chapeau
Chapeaux de paille
. . et de toile . .
De 25c. à $2.50
S. F. MAYER

PREMIERE EXPOSITION PROVINCIALE D'ALBERTA

La ville est remplie d'Etrangers

Immense Succès

C'est par un matin en fête, un vrai matin de " Sunny Alberta " que Son Honneur le Lieutenant Gouverneur Bulyea, escorté par le régiment de cavalerie C. M. R., qui faisait garde d'honneur, descendit, lundi, aux terrains de l'exposition et faisait l'ouverture officielle de cette exposition.

La température idéale qu'il faisait alors s'est continuée jusqu'à la fin, cette après-midi, ce qui n'a pas peu contribuer au succès immense qu'est notre première exposition provinciale.

Dès jeudi et vendredi derniers les étrangers avaient commencés à arriver à Edmonton, par tous les convois et par tous les chemins. Vendredi les hôtelleries étaient boudées et ni pour or ni pour argent était-il possible d'avoir une chambre. Dans nombre d'hôtels les chambres étaient retenues plusieurs jours d'avance.

Un peu partout on avait équipé des dortoirs, pour l'occasion. Au Richelieu, par exemple, on a aligné une trentaine de lits de camp dans l'ancienne salle à manger : à l'Hôtel Semerad, c'est un grand hangar qu'on a converti en chambre à coucher pour une centaine de personnes au moins ; ailleurs les passages sont bordés de lits.

Malgré tous ces préparatifs, on n'a pu accomoder tout le monde, et voilà pourquoi les bocages,à l'est et à l'ouest du terrain de l'exposition, sont remplis de belles tentes toutes r e ives, où des centaines de personnes, la plupart des cultivateurs venus d'un peu partout, trouvent refuge pour la nuit.

Parmi les visiteurs, on est surpris, en regardant les régistres,de voir comme on est venu de loin pour voir l'exposition d'Edmonton. Ainsi, dans la colonne " Résidence " nous avons vu plusieurs *California, Oregon, N. Dakota, Manitoba, Ontario, New York, etc.*

Aux Courses.

Les courses de chevaux ont été, sans contredit, les plus belles que l'Ouest ait encore vues. Au dela de deux cents chevaux, de différentes classes, y ont pris part. Plusieurs "records" ont été battus. Plusieurs milliers de piastres ont été distribués en prix aux heureux gagants.

Chaque après-midi, entre les courses, des représentations étaient données par le cirque McPhee, sur la plateforme.

Ascension en Ballon.

Tous les soirs, une fois les courses finies, l'aéronaute de la troupe McPhee, à fait une ascension en ballon et une descente en parachute. Tout ancien que soit ce spectacle, on ne peut s'empêcher de dépenser quelques instants de plus "pour voir le ballon" !

Pour une raison ou pour une autre, les deux premières ascensions, lundi et mardi, ont été plus ou moins réussies, l'aéronaute n'ayant pas pu détacher son parachute pour faire la descente.

Exhibits du Commerce.

Dans la bâtisse, dite principale se trouvaient les expositions des diverses maisons de commerce. Parmi les plus jolies nous avons remarqué celles de la maison Douglas & Co. et de Edmonton Cigar Co. qui étaient côte à côte.

La maison Révillon avait une for belle exposition, les objets étant arrangés avec un goût vraiment artistique. A l'étage supérieur de la bâtisse, nous avons admiré beaucoup les expositions de photographies. Deux de nos jeunes amateurs, MM. Emile Tessier et A. Chenier, ont remporté le premier prix dans ce département.

La maison Dominion Brokerage Co. avait un joli exhibit des différents savons manufacturés par la compagnie qu'elle représente ici.

Les maisons Kelly & Beals et John Somerville & Sons avaient aussi d'interressantes expositions, l'une de sépérateurs à crême, et l'autre de fournaises à air chaud.

Edmonton Brewing & Malting Co. avait un exhibit à l'exposition. On voyait toute l'histoire de leur bière, depuis l'orge et le houblon jusqu'aux bouteilles vides. Est-il besoin de dire qu'on pouvait lire l'éternel "Drink Edmonton Beer !"

Exposition Agricole.

Voici le côté vraiment intéressant d'une exposition.

Le nombre des bêtes à cornes exposées, dépassait tout ce qu'on avait encore vu ici.

Voici la liste de ceux qui ont remporté des prix :

Directeur en charge—Thos Daly.

Classe IV—"Shorthorns."

Taureau, 2 ans et plus — 1, R K Bennett ; 2, Geo Little ; 3, R R Ottewell ; 4, D B Wilson.

Taureau, 2 ans et moins—1, A F McGill ; 2, A F McGill ; 3, C W McIntosh ; 4, JT Miller.

Taureau, 1 an et moins 2—1, Wm Golley ; 2, Jhon A Turner ; 3, A F McGill ; 4, Geo Little.

Taureau, veau moins d'un an—1, Geo Little ; 2, R R Bennett ; 3, R R Bennett ; 4, Wm Golley.

Vaches, 4 ans et plus – 1, Geo Little ; 2, R R Bennett ; 3, R. R. Ben

Suite à la 2ième page



Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur Bulyea, qui a ouvert la première exposition provinciale d'Alberta

Première Exposition Provinciale d'Alberta

Suite de la 1ière page

nett ; 4, R P Ottewell.

Classe XIV—"Shorthorn."

Meilleur taureau, aucun âge, né au Manitoba ou dans les Territoires du Nord-Ouest, Médaille d'argent da l'Exposition et $10, A F McGill.

Classe XV —"Galloways,"

Taureau, 3 ans et plus,

Taureau, 2 ans, L Vanacker.

Classe XVI—"Herefords."

Taureau, 3 ans et plus, Jas Tough.

Taureau, 2 ans.

Tauteau, 1 an, 1 et 2 Jas Tough.

Taureau, veau, 1 Jas Tough.

Vaches, 3 ans ou plus : 1, Jas Tough : 2, Jas Tough ; 3, Jas Tough.

Taure. 2 ans : 1. Jas Tough.

Taure, 2 an : 1, Jas Tough ; 2, Jas Tough.

Génisse : 1, Jas Tough : 2. Jas Tough ; 3, Sas Tough,

Troupeau : Taureau et trois vaches, appartenant à un exposant : 1, Jas Tough : 2, Jas Tough.

Meilleur taureau, aucun âge, né au Manitoba ou les Territoires du Nord-Ouest : Jas Tough. médaille.

Meilleure vache et veau, moins d'un an : Jas Tough.

CLASSE XVIII— JERSEYS

Teaureau, deux ans et plus, W F Cameron

Vache, trois ans et plus, W F Cameron.

Taure, deux ans, 1, W F Cameron.

Taure, un an, 1, W F Cameron.

Veau, 1, W F Cameron.

Troupe — Taureau et trois vaches propriété d'un exposant, 1, W F Cameron.

Classe XIX — " Jerseys " et " Guernseys."

Vache, trois ans et plus, 1, Alex. Reid ; 2, W H Reid ; 3, R B Wait.

Taure, deux ans, 1, C M Cameron.

Veau, Mad. W F Cameron.

Classe XXII — Annimaux gras, aucune race.

Pour boucherie, exhibés par un fermier ou un " Rancher."

Meilleur Boeuf, aucune âge, B F Williams.

Animaux de " Range," boeuf ou taure, trois meilleurs pour la boucherie, 1. B F Williams.

Avis aux Locataires

D'après les amendements à la Charte de la Cité, adoptés à la dernière session de la Législature Provinciale, le droit de vote dans les élections municipales peut être obtenu par tout maître de maison, aux conditions suivantes :

" En prouvant à l'officier chargé d'asseoir les impôts (assessor) le, ou avant le, premier jour de juillet, qu'il a résidé dans la ville pendant au moins trois mois et qu'il a occupé et qu'il continue d'occuper quelqu'appartement dans la ville, soit comme locataire, pensionnaire ou employé, et en produisant un reçu du Secrétaire-Trésorier pour la somme de $5.00, étant l'impot appelé : "Householder's Tax," son nom sera inscrit sur la liste appelée "Householder's Tax List," et sera alors exempté du paiement de l'impôt appelé "Poll Tax" pour l'année courante."

Les citoyens manquant de se conformer aux conditions énoncées ne pourront exercer leur franchise aux prochaines élections municipales, attendu que leurs noms ne paraitront pas dans la liste revisée de voteurs, qui ne peut être changée après avoir été adoptée.

G. J. KINNAIRD,
Sec.-Trésorier
Cité d'Edmonton.

7 juin, 1906.

PROVINCE D'ALBERTA

Avis aux Propriétaires d'Animaux.

Avis est par les présentes données qu'à partir du premier jour de juillet 1906, le bureau conjoint de Régistration des marques (Recorder of Brands) pour les provinces d'Alberta et de Saskatchewan sera situé à Medecine Hat, Alberta. Toute communication relativement aux marques devront, après cette date, être adressées comme suit : Recorder of Brands, Medecine Hat, Alberta.

L'argent envoyé en paiement des honoraires devra être adressé par Bon de Poste ou mandat d'express, payable au "Recorder of Brands," Medecine Hat, Si des chèques sont envoyés ils devront avoir été acceptés par la banque sur laquelle ils sont tirés, au préalable, et comprendre le montant que la banque chargera pour l'échange.

RÉGISTRATION DES MARQUES DANS LES DEUX PROVINCES.

Les personnes qui font l'élevage dans le voisinage de la frontière inter-provinciale (quatrième méridien) devraient, comme mesure de protection, lorsqu'elles font enrégistrer une marque, faire enrégistrer cette marque dans la province de Saskatchewan aussi, ce qui leur coûtera une piastre ($1.00) de plus d'honoraires.

GEO. HARCOURT,
Député-Ministre de l'Agriculture.
Département de l'Agriculture,
Bureau du Gouvernement Provincial
Edmonton, Alta., 21 juin, 1906.
16-8-06

38

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU

—OU—

LE PETIT PARISIEN

(Suite)

Voici maintenant comme quoi M. de Peyrolles n'eut point le loisir de montrer ses talents diplomatiques :

La tête goguenarde du petit marquis avait soulevé le pourpoint de Passepoil tandis que Peyrolles, occupé à observer les mouvements de nos deux braves, tournait le dos au tas de paille. Le petit marquis cligna de l'œil et fit un signe à ses alliés. Ceux-ci se rapprochèrent tout doucement.

—As pas pur, dit Cocapdasse en montrant du doigt l'ouverture du plafond ; c'est un peu leste de mettre deux gentilhommes dans un cachot si mal couvert.

—Plus on va, fit observer Passepoil avec modération, moins on respecte les convenances.

Mes camarades, s'écria Peyrolles, qui prenait de l'inquiétude à les voir s'approcher ainsi, l'un à droite, l'autre à gauche, pas de mauvais tours, si vous me forcez à tirer l'épée...

—Fi donc ! soupira Passepoil, tirer l'épée contre nous.

—Des gens désarmés, appuya Cocardasse. Barbedïou ! ça ne se peu pas.

Ils avançaient toujours. Néanmoins, Peyrolles, avant d'appeler, ce qui eût rompu sa négociation, voulut joindre le geste à la parole. Il mit la main à la garde de son épée en disant :

—Qu'y a-t-il, voyons, mes enfants ? Vous avez essayé de vous évader par ce trou là haut, en faisant la courte échelle, et vous n'avez pas pu. Halte-là ! interrompit-il ; un pas de plus et je dégaine.

Il y avait une autre main que la sienne à la garde de son épée. Cette autre main blanchette et garnie de dentelle frippées, appartenait a M. le marquis de Chaverny. Celui ci était parvenu à sortir de sa cachette. Il se tenait debout derrière Peyrolles. L'épée du factotum glissa tout à coup entre ses doigts, et Chaverny, le saisissant par le collet, lui mit la pointe sous la gorge.

L'écume vint aux lèvres de Peyrolles ; mais il se tut. Cocardasse et Passepoil, à l'aide de leurs cravates, le garrottèrent en moins de temps que nous ne mettons à l'écrire.

—Et maintenant ? dit Cocardasse au petit marquis.

—Maintenant, répliqua celui-ci, toi à droite de la porte, ce bon garçon à gauche, et, quand les deux gardiens vont entrer, les deux mains au noeud de la gorge.

—Té ! ils vont donc entrer ? demanda Cocardasse.

—A vos postes, seulement. Voici M. de Peyrolles qui va nous servir d'appeau.

Les deux braves coururent se coller à la muraille, l'un à droite, l'autre à gauche. Chaverny, la pointe de l'épée sous le menton de Peyrolles, lui ordonna de crier à l'aide. Peyrolles cria. Et tout aussitôt les deux gardiens de se ruer dans le cachot. Passepoil eut le porte-clés, Cocardasse eut l'autre. Tous deux râlèrent sourdement, puis se turent, étranglés à demi. Chaverny ferma la porte du cachot, tira des poches du porte-clés un paquet de cordes et leur fit à tous deux des menottes.

– As pas pur ! lui dit Cocardasse, je n'ai jamais vu de marquis ussi gentil que vous, non.

Passepoil joignit ses félicitations plus calmes à celles de son noble ami. Mais Chaverny était pressé.

—En besogne, s'écria-t-il, nous ne sommes pas encore sur le pavé de Paris. Gascon, mets le porte-clés nu comme un ver et revêts sa depouille. Toi, l'ami, fait de même pour le gardien.

Cocardasse et Passepoil se regardèrent.

—Voici un cas qui m'embarrasse, dit le premier en se grattant l'oreille : sandiéou ! je ne sais pas s'il convient à des gentilhommes...

—Je vais bien mettre l'habit du plus honteux maraud que je connaisse, moi, s'écria Chaverny en arrachant le splendide pourpoint de Peyrolles.

Mon noble ami, risqua Passepoil, hier, nous avons endossé...

Cocardasse l'interrompit d'un geste terrible.

—La paix, péeaïré ! fit-il, je t'ordonne d'oublier cette circonstance pénible; d'ailleurs. c'était pour le service de lon pétit couquin.

—C'est encore pour son service aujourd'hui.

Cocardasse poussa un profond soupir et dépouilla le porte-clés, qui avait un baillon dans la bouche. Frère Passepoil en fit autant du gardien, et la toilette de nos deux braves fut bientôt achevée. Certes, depuis le temps de Jules César, qui fut, dit-on, le premier fondateur de cette antique forteresse, jamais le Châtelet n'avait vu dans ses murs deux geôliers de plus galante mine. Chaverny, de son côté, avait passé le pourpoint de ce bon M. de Peyrolles.

—Mes enfants, dit-il, continuant le rôle de factotum, je me suis acquitté de ma commission auprès de ces deux misérables ; je vous prie de me faire la conduite jusqu'à la porte de la rue.

—Ai-je un peu l'air d'un gardien? demanda Passepoil.

—A s'y méprendre, repartit le petit marquis.

—Eh donc ! fit Cocardasse junior sans prendre souci de cacher son humiliation. est-ce que je ressemble de près ou de loin à un porte-clés ?

—Comme deux gouttes d'eau, répondit Chaverny. En route, j'ai mon message à porter.,

Ils sortirent tous les trois du cachot, dont la porte fut refermée à double tour, sans oublier les verrous. M. de Peyrolles et les deux gardiens restèrent là, solidement attachés et bâillonnés. L'histoire ne dit pas les réflexions qu'ils firent dans ces conjectures pénibles et difficiles. Nos trois prisonniers cependant, traversèrent le premier corridor sans encombre : il était vide.

—La tête un peu moins haute, Cocardasse, mon ami, dit Chaverny ; j'ai peur de tes scélérates de moustaches.

—Sandiéou ! répondit le brave, vous me hâcheriez menu comme chair à pâté, que vous ne pourriez m'enlever ma bonne mine.

—Ça ne mourra qu'avec nous, ajouta frère Passepoil.

Chaverny enfonça le bonnet de laine sur les oreilles du Gascon, et lui apprit à tenir ses clés. Ils arrivaient à la porte du préau. Le préau et les cloîtres étaient pleins de monde. Il y avait grand-renue ménage au Châtelet, parce que M. le marquis de Ségré donnait à déjeuner à ses assesseurs au greffe, en attendant la reprise de la séance. On voyait passer les plats couverts, les réchauds et les paniers de champagne, qui venaient du fameux cabaret du " Veau-qui-Tetre," fondé, depuis deux ans, sur la place même du Châtelet, par le cuisinier Le Preux.

Chaverny, le feutre sur les yeux, passa le premier.

– Mon ami, dit-il au portier du préau, vous avez ici près, au numéro 9, deux dangereux coquins ; soyez vigilant.

Le portier ôta son bonnet en grommelant. Cocardasse et Passepoil traversèrent le préau sans encombre. Dans la salle des gardes, Chaverny se conduisit en curieux qui visite une prison. Il lorgna chaque objet et fit plusieurs questions idiotes avec beaucoup de sérieux. On lui montra le lit de camp où M. de Horn s'était reposé dix minutes, en compagnie de l'abbé de La Mettrie, son ami, en sortant de la dernière audience. Cela parut l'intéresser vivement. Il n'y avait plus que la cour à traverser ; mais, au seuil de la cour, Cocardasse junior faillit renverser un marmiton du " Veau-qui-Tette," porteur de blanc-manger. Notre brave lança un retentissant " capédédiou !" qui fit retourner tout le monde. Frère Passepoil en frémit jusque dans la moelle de ses os.

L'ami, dit Chaverny tristement, cet enfant n'y a pas mis de malice, et tu pouvais te dispenser de blasphémer le nom de Dieu, notre Seigneur.

Cocardasse baissa l'oreille. Les archers pensèrent que c'était là un bien honnête jeune gentilhomme.

—Je ne connaissais pas pas ce porte-clés gascon, grommela le guichetier des gardes ; du diable si les cadédis ne se fourrent pas partout !

Le guichet était justement ouvert pour livrer passage à un superbe faisan rôti, pièce principale du déjeuner de M. le marquis de Ségré. Cocardasse et Passepoil, ne pouvant plus modérer leur impatience, franchirent le seuil d'un seul bond.

—Arrêtez-les ! arrêtez-les ! cria Chaverny.

Le guichetier s'élança et tomba foudroyé par le lourd paquet de clés que Cocardasse junior lui mit en plein visage. Nos deux braves prirent en même temps leur course et disparurent au carrefour de la Lanterne.

Le carosse qui avait amené M. de Peyrolles était toujours à la porte. Chaverny reconnut la livrée de Gonzague ; il franchit le marchepied en continuant de crier à tue-tête :

—Arrêtez-les, morbleu ! ne voyez-vous pas qu'ils se sauvent ? Quand on se sauve, c'est qu'on a de mauvais desseins. Arrêtez-les ! arrêtez-les !

Et, profitant du tumulte, il se pencha à l'autre portière et commanda ;

– A l'hôtel, coquin, et grand train.

Les chevaux partirent au trot. Quand le carosse fut engagé dans la rue St. Denis, Chaverny essuya son front baigné de sueur, et se mit à rire en se tenant les côtes. Ce bon M. de Peyrolles lui donnait non-seulement la liberté, mais encore un carosse pour se rendre sans fatigue au lieu de sa destination.

C'était bien cette même chambre à l'ameublement sévère et triste où nous avons vu pour la première fois madame la princesse de Gonzague dans la matinée qui précéda la réunion du tribunal de famille : c'était bien le même deuil extérieur : l'autel tendu de noir, où se célébrait quotidiennement le sacrifice funèbre en mémoire de feu duc de Nevers, montrait toujours sa large croix blanche aux lueurs des six cierges allumés. Mais quelque chose était changé. Un élément de joie, timide encore et perceptible à peine, s'etait glissé parmi ces aspects lugubres ; je ne sais quel sourire éclairait vaguement ce deuil.

Il y avait des fleurs aux deux côtés de l'autel, et pourtant on n'était pas aux premiers jours de mai, fête de l'époux décédé. Les rideaux, ouverts à midi, laissaient passer un doux rayon du soleil d'automne. A la fenêtre pendait une cage où babillait un gentil oiseau ; un oiseau que nous avons vu déjà et entendu à la fenêtre basse qui donnait sur la rue Saint-Honoré, au coin de la rue du Chantre : l'oiseau qui, naguère, égayait la solitude de cette charmante inconnue dont l'existence mystérieuse empêchait de dormir Madame Balahaut, la Durand, la Guichard, et toutes les commères du quartier du Palais-Royal.

Il y avait du monde dans l'oratoire de madame la princesse, beaucoup de monde, bien qu'il fut encore grand matin. C'était d'abord une belle jeune fille qui dormait étendue sur un lit de jour. Son visage, aux contours exquis, restait un peu dans l'ombre ; mais le rayon de soleil se jouait dans les masses opulentes de ses cheveux bruns aux fauves et chatoyants reflets. Debout, auprès à'elle, se tenait la première camériste de la princesse, la bonne Madeleine Giraud, qui avait les mains jointes et les larmes aux yeux.

Madeleine Giraud venait d'avouer à madame de Gonzague que l'avertissement miraculeux trouvé dans le livre d'heures, à la page du "Miséreré," l'avertissement qui disait : "Venez défendre votre fille," et qui rappelait, après vingt ans, la devise des rendez-vous heureux et des jeunes amours, la devise de Nevers : "J'y suis," avait été placé là par Madeleine elle-même, de complicité avec le bossu. Au lieu de la gronder, la princesse l'avait embrassée. Madeleine était heureuse comme si son propre enfant eût été retrouvé. La princesse s'essayait à l'autre bout de la chambre. Deux femmes et un jeune garçon l'entourait. Auprès d'eux étaient les feuilles éparses d'un manuscrit, avec la cassette qui avait dû les contenir : la cassette et le manuscrit

Coin Féminin

CHRONIQUE.

Il est des jours ou, dans l'amas des souvenirs, se lève et se détache douloureux ou aimé, blanc ou gris, le fantôme d'un être, d'une heure. A quoi tient évocation ? A un parfum, une intonation particulière, à un mot réentendu et dont vos oreilles étaient déshabituées : *parfois à moins, un aspect du ciel,* ordinaire pour tout autre, qui nous rejette en arrière et nous fait revivre les *mêmes minutes, en face des mêmes* splendeurs d'un triomphant coucher de soleil.

Dès lors, l'obsédante vision s'empare de l'esprit et du coeur ; elle nous enveloppe, nous enserre ; elle peuple notre solitude, nous isole de notre entourage: captive et grise si elle est douce, broie et torture si elle réveille une douleur assoupie.

On ne peut lui échapper. Souple et coquette comme une femme, elle se glisse, insinuante, entre les feuillets du livre ouvert pour la combattre, elle se rie de la pointe de l'aigguille dont nous la menaçons ; elles nous tient asservies *sous son charme despotique.*

...En vain je lutte... Ce matin, parce que le ciel était pur, d'un bleu sombre, au-dessus de ma tête à des hauteurs sidérales, avec des dégradations où l'oeil se perdait, pour finir, tout là-bas, presque blanc derrière les masses sombres des arbres ; parceque le vent à grands coups d'encensoir, m'apporta t les senteurs troublantes des chèvrefeuilles—des chèvrefeuilles que j'avais jadis arraché aux buissons avec elle, sous un même ciel de saphir en détrempe—parceque tout était azur, blondeur, paix et calme ; sa silhouette gracile s'est enfoncée dans mon coeur, dans mes yeux. Je la vois partout, elle m'a suivie dans la retraite ombreuse où je m'étais réfugiée pour la fuir : elle se profile rieuse sur la dentelle légère des saules, farfadet gracieux elle s'interpose entre ma plume et mon papier, disparait pour reparaître assitôt avec des jestes très prestes, de jeune chatte. En ce moment, je la vois appuyée au tronc brun et sec d'un arbre, ses cheveux pâles s'irradient en une auréole qui nimbent sa tête fine, met une clarté dans le feu sombre des yeux. Suivant son accoutumance, ses bras sont reliés derrière la nuque qu'elle dodeline, semblant bercer d'un rythme lent l'ébauche d'un rêve : du rêve scellé dans deux âmes par le son d'un glas.

Son emprise est absolue, les serments les riens dont notre amitié était faite m'assaillissent et me pressent, je sais que je ne pourrai que *parler d'elle, et je lutte et j'hésite :* j'ai peur que sous le poids des phrases sa grâce frêle ne se brise, comme la mort a brisé son corps fluet de bibelot fragile.

J'ai toujours eu l'impression physique qu'un poids trop lourd l'écrasait ; le costume d'uniforme, sévère et rigide, le prénom sonnant la charge, les luttes barbares d'héroïques qu'elle portait, elle si douce et pétrie d'amour.

Nous l'appelions Mie. "Mie, prêtez-moi vos gants," et elle, complaisante prêtait, au risque d'être grondée et de voir passer l'extrémité des doigt de l'oublieuse à travers le gant. Dans tous nos embarras, Mie était là : prêtant, donnant, plaidant.

Elle semblait notre benjamine, mais elle ne s'affligeait pas de la petite taille; elle riait quand nous lui disions : "Saxe, Bibelot, passez-moi votre histoire de France" ! Une "grande," un jour décrète qu'elle ressemblait à un Tanagra, nos données sur Tanagra étaient plutôt vagues, nous ne fûmes pas moins en admiration devant les connaissances artistiques de notre ainée. Par contre, Mie était désolée du peu de volume de la chevelure, nous avions beau l'assurer qu'il était en proportion de son visage, gros comme une pêche du jardin de M. L'Aumonier, Mie secouait les boucles coupables en *caressant la longue tresse brune d'Anna. A toutes les propriétaires de chevelures opulentes* elle demandait un conseil, une recette, elle employa les remèdes les plus énergiques. Un matin, lorsqu'elle entra en classe, nous ne pûmes retenir une exclamation : Mie avait les cheveux coupés à la Ninon.

Qu'elle était jolie ainsi ! Ses cheveux fins et doux comme de la bourre de soie retombaient très courts, laissant à *découvert la nuque laiteuse et voilait* d'une frange d'or clair le haut du front: on eut dit un mignon page descendu d'un tableau.

Elle possédait, sous son enveloppe de femme en miniature, la quintessence de toutes les qualités féminines, et aussi quelques légers défauts, mais si jolis, si aimables, qu'ils la faisaient plus prenante, plus séduisante. Elle avait une manière à elle de minauder, que nos maîtresses combattaient de toutes *leurs forces ; le résultat était toujours* le même ; l'enjoleuse faisait se terminer les sermons par un sourire et un bon regard.

L'inconstance et l'oubli est le lot de la nature humaine. Au sortir du couvent, nous nous étions promis une amitié éternelle, des serments solennels avaient été échangés et, est-ce possible? la vie, avec ses grandes vagues houleuses et traitresses, nous ayant rejettées de côté et d'autre, avant un an notre correspondance se ralentit, puis cessa.

Un jour le ciel était pur, l'air embaumait le chèvrefeuille, le souvenir de Mie, intense, me hanta. Repentante, ne pouvant résister à je ne sais quelle suggestion, j'écrivis et, pleine d'espoir en son âme miséricordieuse, j'attendis, certaine qu'elle m'indulgencierait.

Les jours passèrent sans que j'eusse cessé de penser à elle. Je la revoyais, à seize ans, avec ses cheveux courts, ses lèvres de bonté, ses yeux de caresse; mais son sourire m'inquiétait, il était un peu triste comme dans les heures de mélancolie, pendant lesquelles nous ne savions jamais à qui ou à quoi elle rêvait.

La réponse vint, la réponse sinistre, brutale malgré sa forme : Notre ange s'est envolé. Il prie pour nous.

Il est des chagrins que l'on ne peut décrire. On pleure sur l'être ravi, sur le lambeau de sa propre vie glissé dans la même tombe ; on pleure d'horreur, d'effroi en apprenant que l'on meurt à vingt ans ; on pleure égoïstement pour *ne plus songer à rien,* pour calmer la douleur exacerbée.

Une amie commune me donna des détails sur les derniers moments de notre Mie.

Où avait-elle pris son mal ? On ne le savait. Elle était si délicate ! Une légère averse reçut un soir d'été, une promenade tardive, l'air trop vif de la mer, qu'accuser ? Tout de suite le médecin avait secoué la tête : cette esquisse de femme était incapable de résister à la pneumonie ou à ses suites.

Mie languit plusieurs mois.

Elle connaissait le nom de son mal terrible, et la résistance que cette âme de femme enclose en un cors d'enfant offrit à la mort fut terrible.

...Un soir du mois de mai, alors que les premières fleurs des chèvrefeuilles *entr'ouvraient leurs calices,* Mie laissa retomber sa tête de cire sur les oreillers endentellés ; elle était vaincue...

...*Cette histoire ténue de ma petite* Mie que je viens de fix fixer avec des mots écrits, me fais songer à ces papillons que les enfants crucifient et dont la poussière diaprée des ailes reste aux doigts. Mais, parce que ce matin le ciel était pur, que le vent à grands coups d'encensoir m'envoyait les senteurs troublantes des chèvrefeuilles ; parce que tout était azur, blondeur, paix et calme : sa silhouette gracile s'est enfoncé dans mes yeux, dans mon coeur et j'ai lutté en vain...

MAGALI.

L'Eternelle Chanson.

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encore de jeunes amoureux ;
Et je te sourirai tout en branlant la tête,
Et nous ferons un couple adorable de vieux.
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec des petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.

. . . .

Et comme chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,
Qu'importeront alors les rides du visage,
Mon amour se fera plus grave et plus serein.
Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent,
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens,
Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.
C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faibles par l'âge,
Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main :
Car, vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

ROSEMONDE ROSTAND.

CHOSES A SAVOIR.

POUR RÉDUIRE LES SAUCES.

Il arrive parfois, quand un met est cuit, que la sauce est trop longue ; ôtez votre viande ou les légumes, et faites bouillir à très grand feu, jusqu'à ce que votre sauce soit réduite à la quantité convenable.

QUAND UNE SAUCE EST TOURNÉE.

Parfois, quand un met a cuit à trop grand feu ou trop longtemps, le jus s'atthche autour et au fond de la casserolle, et la sauce tourne en huile : ôtez une partie de la graisse, mettez deux ou trois cuillerées, ou plus, d'eau tiède; remuez avec cuillère en bois et détachez le jus coagulé, faites jeter un ou deux bouillons, et votre sauce reviendra parfaitement.

MARINADES.

On marine les viandes, le poisson, pour les conserver et aussi pour leur donner un goût particulier. Il a deux sortes de marinades ; la marinade au vinaigre et la marinade au vin.

MARINADE AU VINAIGRE.—Mettez dans un plat six cuillérées de vinaigre et une cuillérée d'huile d'olive, sel, poivre en grains, clous de girofle, oignons coupés en rondelles ; placez-y la viande ou le poisson ; arrosez soir et matin la viande ou le poisson de tous les côtés.

MADINADE AU VIN.—Se fait comme la précédente, seulement on remplace le vinaigre par un demi-litre de vin rouge ou blanc.

Minou chez le pharmacien.

—M'sieu le pharmacien, j'voudrion une potion pour mon femme. All' a des douleurs qu'ça lui fais un mal de chien, avec eune fièvre de cheval qu'all' a' un froid de loup qui y'en fait venir la chair de poule, et all' pleure comme nn viau.

—Il sersit peut-être utile de consulter le médecin vétérinaire.

d'Aurore. Ces lignes, écrites dans l'ardent espoir qu'elles parviendraient un jour entre les mains d'une mère inconnue mais adorée, étaient arrivées à leur adresse. La princesse les avait déjà parcourues. On le voyait bien à ses yeux, rouges de bonnes et tendres larmes.

Quant à la manière dont la cassette et le gentil oiseau avaient franchi le seuil de l'hôtel de Gonzague, point n'était besoin de la demander. Une des deux femmes était l'honnête Françoise Berrichon, et le jeune garçon qui tortillait sa tuque entre ses doigts d'un air malicieux et confus répondait au nom de Jean-Marie. C'était le page d'Aurore, le bon enfant bavard et imprudent qui avait entraîné sa grand'mère hors de son poste pour la livrer aux séductions des commères de la rue du Chantre. L'autre femme se tenait un peu de l'écart. Vous eússiez reconnu sous son voile le visage hardi et gracieux de dona Cruz. Sur ce visage fripon, il y avait en ce moment une émotion réelle et profonde. Dame Françoise Berrichon avait la parole.

—Celui-là n'est pas mon fils, disait-elle de sa plus mâle voix en montrant Jean-Marie ; c'est le fils de mon pauvre garçon. Je peux bien dire à madame la princesse que mon Berrichon était une autre paire de manches. Il avait cinq pieds dix pouces, et du courage, car il est mort en soldat.

—Et vous étiez au service de Nevers, bonne femme ? interrompit la princesse.

—Tous les Berrichons, répondit Françoise, de père en fils, depuis que le monde est monde. Mon mari était écuyer du duc Philippe ; le père de mon mari, qui se nommait Guillaume-Jean-Nicolas Berrichon...

—Mais votre fils, interrompit la princesse, ce fut lui qui m'apporta cette lettre au château de Caylus?

—Oui ma noble dame, ce fut lui. Et Dieu sait bien que, toute sa vie, il s'est souvenu de cette soirée-là. Il avait rencontré, c'est lui qui m'en a fait le récit bien des fois, il avait rencontré dans la forêt d'Ens une dame Marthe votre ancienne duègne, qui s'était chargée du petit enfant. Dame Marthe le reconnut pour l'avoir vu au château de notre jeune duc, quand elle apportait vos messages. Dame Marthe lui dit : " Il y a là-bas, au château de Caylus, quelqu'un qui a tout découvert. Si tu vois Mlle Aurore, dis-lui qu'elle ait bien garde. " Berrichon fut pris par les soudards et délivré par la grâce de Dieu. C'était la première fois qu'il voyait ce chevalier de Lagardère dont on parlait tant. Il nous dit : " Celui-ci est beau comme le saint Michel-Archange de l'église de Tarbes."

—Oui, murmura la princesse, qui rêvait, il est beau.

—Et brave, poursuivit dame Françoise qui s'animait ; un lion.

- Un vrai lion, voulut appuyer Jean-Marie.

Mais dame Françoise lui fit les gros yeux, et Jean-Marie se tut.

— Berrichon, mon pauvre garçon, nous rapporta donc cela, poursuivit la bonne femme, et comme quoi Nevers et ce Lagardère avaient rendez-vous pour se battre et comme quoi ce Lagardère défendit Nevers pendant une demi-heure entière contre plus de vingt gredins, sauf le respect que je dois à madame la princesse, armés jusqu'aux dents.

Aurore de Caylus lui fit signe de s'arrêter. Elle était faible contre ces navrants souvenirs. Ses yeux pleins de larmes se tournèrent vers la chapelle ardente.

-Philippe, murmura-t-elle, mon mari bien aimé c'était hier, les années ont passé comme des heures, c'était hier. La blessure de mon âme saigne et ne veut pas être guérie.

Il y eut un éclair dans l'œil de dona Cruy, qui regardait cette immense douleur avec admiration. Elle avait dans les veines ce sang brûlant qui fait battre le cœur plus vite et qui hausse l'âme jusqu'aux sentiments héroïques.

Dame Françoise hocha la tête d'un mouvement maternel.

—Le temps est le temps, fit-elle. Nous sommes tous mortels. Il ne faut pas se faire du mal pour ce qui est passé.

Berrichon se disait en tournant son chaperon :

—Comme elle prêche, ma bonne femme de grand'mère.

—Il y a donc, reprit dame Françoise, que, quand le chevalier de Lagardère vint au pays, voilà bientôt cinq ou six ans de cela, pour me demander si je voulais servir la fille du feu duc, je dis oui tout de suite. Pourquoi ? Parçe que Berrichon, mon fils, m'avait dit comme les choses s'étaient passés. Le duc mourant appela le chevalier par son nom et lui dit : " Mon frère ! mon frère ! "

La princesse appuya ses deux mains contre sa poitrine.

—Et encore, poursuivit Françoise : " Tu seras le père de ma fille, et tu me vengeras. " Berrichon n'a jamais menti, ma noble dame. D'ailleurs, quel intérêt aurait-il eu à mentir ? Nous partimes, Jean-Marie et moi. Le chevalier de Lagardère trouvait que mademoiselle Aurore déjà trop grandette pour demeurer seule avec lui.

—Et il voulait comme ça, interrompit Jean-Marie, que la demoiselle eût un page.

Françoise haussa les épaules en souriant.

—L'enfant est bavard, dit-elle ; en vous demandant pardon, noble dame. Y a donc que nous partimes pour Madrid, qui est la capitale du pays espagnol. Ah, dame ! les larmes me vinrent aux yeux quand je vis la pauvre enfant, c'est vrai. Tout le portrait de notre jeune seigneur. Mais motus, il fallait se taire. M. le chevalier n'entendait pas raison.

- Et, pendant tout le temps que vous avez été avec eux, demanda la princesse dont la voix hésitait, cet homme, M. de Lagardère ?...

—Seigneur Dieu, noble dame, s'écria Françoise, dont la vieille figure s'empourpra, non, sur mon salut. Je dirais peut-être comme vous, car vous êtes mère mais, voyez-vous, pendant six ans, j'ai appris à aimer M. le chevalier autant et plus que ce qui me reste de famille. Si une autre que vous avait eu l'air de soupçonner... Mais il faut me pardonner, interrompit-elle faisant la révérence, voilà que j'oublie devant qui je parle. C'est que celui-là est un saint, madame ; c'est que votre fille était aussi bien gardée près de lui qu'elle l'est été près de sa mère. C'était un respect, c'était une bonté, une tendresse si douce et si pure.

—Vous faites bien de défendre celui qui ne mérite pas d'être accusé, prononça froidement la princesse ; mais donnez-moi des détails. Ma fille vivait dans la retraite ?

—Seule, toujours seule, trop seule, car elle en était triste ; et pourtant, si on m'avait crue...

—Que voulez-vous dire ? demanda Aurore de Caylus.

Dame Françoise jeta un regard de côté vers dona Cruz, qui était toujours immobile.

—Écoutez donc, fit la bonne femme ; une fille qui chantait et qui dansait sur la Plaza-Santa, ce n'était pas une belle et bonne société pour l'heritière d'un duc...

La princesse se tourna vers dona Cruz et vit une larme briller aux cils de sa paupière.

—Vous n'aviez pas d'autre reproche à faire à votre maitresse ? dit-elle.

—Des reproches ! se récria dame Françoise, ceci n'est pas un reproche, d'ailleurs, la fillette ne venait pas souvent, et je m'arrangeais toujours pour surveiller...

—C'est bien, bonne femme, interrompit la princesse, je vous remercie, retirez-vous. Vous et votre petit-fils, vous faites désormais partie de ma maison.

—A genoux, s'écria Françoise Berrichon en poussant rudement Jean-Marie.

La princesse arrêta cet élan de reconnaissance, et, sur un signe d'elle, Madeleine Giraud emmena la vieille femme avec son heritier. Dona Cruz se dirigeait aussi vers la porte.

—Où allez-vous, Flor ? demanda la princesse.

Dona Cruz pensa avoir mal entendu.

La princesse reprit :

—N'est-ce pas ainsi qu'elle vous appelle ? Venez, Flor, je veux vous embrasser.

Et, comme la jeune fille n'obéissait pas assez vite, la princesse se leva et la prit entre ses bras. Dona Cruz sentit son visage baigné de larmes.

— Elle vous aime, murmura la mère heureuse ; c'est écrit là, dans ces pages qui ne quitteront plus mon chevet ; dans ces pages où elle a mis tout son cœur. Vous êtes sa gitanita, sa première amie. Plus heureuse que moi, vous l'avez vue l'enfant. Devait-elle être jolie ? Flor, dites-moi cela.

Et, sans lui laisser le temps de répondre :

—Tout ce qu'elle aime, reprit-elle avec sa passion de mère, impétueuse et profonde, je veux l'aimer. Je t'aime, Flor, ma seconde fille. Embrasse-moi. Et toi, pourras-tu m'aimer ? Si tu savais comme je suis heureuse et comme je voudrais que la terre entière fut dans l'allégresse. Cet homme, entends-tu cela, Flor, cet homme lui même, qui m'a pris le cœur de mon enfant, eh bien, si elle le veut, je sens bien que je l'aimerai !

V

CŒUR DE MÈRE

Dona Cruz souriait parmi ses larmes. La princesse la pressait follement contre son cœur.

—Crois-tu, murmura-t-elle, Flor, ma chérie, que je n'ose pas encore l'embrasser comme cela. Ne te fâche pas ; c'est elle que j'embrasse sur ton front et sur tes joues.

Elle s'éloigna d'elle tout à coup pour la mieux regarder.

—Tu dansais sur les places publiques, toi, fillette ? reprit-elle d'un accent rêveur. Tu n'as point de famille. L'aurais-je moins adorée, si je l'avais retrouvée ainsi. Non Dieu, mon Dieu, que la raison est folle. L'autre jour, je disais : " Si la fille de Nevers avait oublié un instant la fierté de sa race..." Non, je n'achèverai pas : j'ai froid dans les veines en songeant que Dieu *aurait pu me prendre au mot.* Viens remercier Dieu, Flor, ma gitanita, viens.

Elle l'entraina vers l'autel et s'y agenouilla.

—Nevers, Nevers, s'écria-t-elle, j'ai *ta fille, j'ai notre fille. Dis à Dieu* de voir la joie et la reconnaissance de mon cœur.

Certes, son meilleur ami ne l'eût *point reconnue.* Le sang revenu colorait vivement ses joues. Elle était jeune, elle était belle ; son regard brillait, sa taille souple ondulait et frémissait. Sa voix avait de doux et délicieux accents. Elle resta un instant perdue *dans son extase.*

—Es-tu chrétienne, Flor ? reprit-elle. Comme notre Dieu est bon, n'est-ce pas ? Donne-moi tes deux mains et sens mon cœur.

—Ah ! fit la pauvre gitanita qui fondait en larmes, si j'avais une mère comme vous, madame.

La princesse l'attira contre son cœur encore une fois.

—Te parlait-elle de moi ? ; demanda-t-elle ; de quoi causiez-vous ? Ce jour où tu la rencontras, elle était encore toute petite. Sais-tu ? interrompit-elle, car la fièvre lui donnait ce besoin incessant de parler; je crois qu'elle a peur de moi. J'en mourrai, si cela dure. Tu lui parleras de moi, Flor, ma petite Flor, je t'en prie.

—Madame, répondit dona Cruz dont les yeux mouillés souriaient, n'avez-vous pas vu là dedans combien elle vous aime ?

Elle montrait du doigt les feuilles éparses du manuscrit d'Aurore.

—Oui, oui, fit la princesse, saurais-je dire ce que j'ai éprouvé en lisant cela ? Elle n'est pas triste et grave comme moi, ma fille. Elle a le cœur gai de

Suite à la 6ième page.

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

P. E. LESSARD, Président — **A. BOILEAU,** Secrétaire-Trésorier — **Hon. P. ROY,** Directeur-Gérant

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.

PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toute demande pour changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressés :

LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 5 Juillet 1906

Les Colossales Usines de la Compagnie Eddy à Hull, P.Q.

(Communiqué)

Le Canada qui n'en est encore qu'à la première période de son développement, peut se glorifier de posséder l'un des plus vastes établissements industriels qui existent dans l'empire Britannique, ou plutôt les plus grandes usines du genre qu'il y ait sous la calotte des cieux, nous voulons parler des immenses fabriques de papier de toutes sortes, ustensiles en fibre durcie et en bois, fibre sulphite, etc, de la compagnie Eddy, de Hull, P.Q.

Si jamais il vous arrive de pousser une pointe du côté de la capitale fédérale, ayez le soin de traverser à Hull et d'aller voir les colossales usines de la maison Eddy. Votre voyage serait certainement incomplet autrement.

Ces grandes usines jouissent d'une réputation universelle et font par conséquent hautement honneur au pays. L'illustre industriel, l'homme de génie qui a jeté les bases de ce véritable monument industriel national, E. B. Eddy, a rendu sa belle intelligence à son créateur, au mois de février dernier, et le personnel de son colossal établissement en porte encore sincèrement le deuil, comme l'atteste en particulier le papier bordé de noir qui, depuis son regretté décès, sert à la correspondance de l'établissement, etc.

Cet homme de génie a été remplacé depuis sa mort par deux industriels distingués, messieurs W. H. Rowley et G. H. Millen qui ont pris la gouverne de l'établissement.

Appelé à Ottawa dernièrement par le règlement de quelques affaires personnelles, je me suis fait un devoir de même qu'un plaisir de me rendre aux usines Eddy, pour me renseigner sur cette importante industrie ; j'ai eu l'avantage de faire la connaissance des deux nouveaux administrateurs de l'établissement qui se sont empressés de m'inviter à visiter en détail toutes les usines sous leur contrôle.

Les trois plus importantes usines de ce gigantesque établissement sont trois fabriques de papier désignées par les trois premières lettres de l'Alphabet ; mais la première que je rencontre sur ma route et qu'il m'est donné de visiter est l'usine " B " située en face même des bureaux principaux de la compagnie.

On remarque dans le moulin à papier " B " deux gigantesques machines pour fabriquer le papier à journal. Ces deux colossales machines fabriquent par minute de 475 à 500 pieds de papier à journal, d'une largeur de sept pieds et trois quarts à huit pieds et demi. Elles produisent près de 50 tonnes de papier de cette dimension par jour, et marchent jour et nuit, toute l'année, excepté le dimanche.

On m'a conduit ensuite à la fabrique de papier désignée sous la lettre " A ".

C'est la plus grande des bâtisses Eddy. On y voit actuellement quatre grandes machines à papier en opération. L'une de ces machines a plus de 300 pieds de longueur ; elle fabrique toutes espèces de papiers depuis les cartons les plus épais et le papier à enveloppe, jusqu'au papier à écrire le plus fin, le papier à livres, à lithographie et le papier de soie.

Je suis ensuite passé au moulin " C ", j'ai vu en opération dans cette nouvelle et vaste usine une immense machine à papier Harper qui ne fabrique rien autre chose que du papier pour sacs d'épiceries, de farine, ciment, charbon de bois, etc. La compagnie fabrique tous les jours des centaines de mille, peut-être des millions de sacs de ce genre.

Je suis allé ensuite dans la section du finissage. Cette section occupe à elle seule une bâtisse à trois étages. Tout le papier que l'on fabrique dans les trois immenses usines que je viens de mentionner passe ici pour y être fini, empaqueté et attaché. Il ne reste plus ensuite qu'à l'expédier à l'étranger ou dans le pays. J'allais oublier de dire que c'est au dernier étage de cette vaste bâtisse réservée au finissage, que l'on coupe dans les dimensions de rigueur et que l'on met en paquet, le papier à toilette et le papier de soie.

On me fait passer ensuite dans la fabrique proprement dite des sacs. C'est un atelier immense, très propre et bien éclairé d'une longueur de plus de trois cents pieds. Des machines pour la fabrication de toute espèce de sacs—depuis ces sacs minuscules en usage chez les bijoutiers pour les diamants, jusqu'aux grands sacs de cinq et six pieds de long et d'usage chez les fruitiers pour empaqueter des régimes de bananes, etc.—sont rangés de chaque côté de ce vaste atelier. On fabrique ici aussi tout ce que l'on peut imaginer en fait de sacs : sacs pour épiceries, les fruits, les bonbons, le thé, le sucre, les articles de modes, chemises, gants, chapeaux pour hommes, farine, sel, ciment, charbon de bois, etc., etc. Cette colossale fabrique peut produire plus d'un million de sacs par jour. J'y ai compté plus de quarante machines en opération.

La compagnie Eddy a toute une imprimerie à sa disposition pour l'impression des étiquettes de rigueur sur les sacs, boites d'allumettes, etc. J'ai vu en opération dans cette grande imprimerie cinq ou six immenses presses à ouvrages de ville, " jobs ".

Du côté sud du Bridge Street, vous remarquez une immense fabrique d'outils et de machines. On répare ici toutes les machines en usage dans les grandes usines Eddy, et on a même tout l'outillage nécessaire pour fabriquer un grand nombre d'appareils, de machines et d'outils.

Passons maintenant à la gigantesque fabrique d'allumettes de la maison Eddy. C'est une usine immense et très compliquée, et on y admet très peu de visiteurs.

Il y a dans cette colossale usine des machines qui peuvent faire par jour de 48 à 52 millions d'allumettes souffrées, d'allumettes dites " Parlor " et " Silent " à part des milliers et milliers d'allumettes en cires et autres allumettes dites de sûreté.

Impossible pour un individu qui n'est pas initié aux secrets de l'industrie, de décrire d'une manière exacte la rapidité, la précision et l'extrême délicatesse avec laquelle opèrent les colossales machines que l'on emploie pour la fabrication de ces allumettes. Des centaines d'hommes, femmes, garçons et jeunes filles, confortablement assis auprès de la table fraîchement peintes et d'une propreté irréprochable, sont constamment occupés du matin au soir, à compter et empaqueter les millions d'allumettes de toute espèce que produisent les prodigieuses et gigantesques machines de l'usine.

La fabrique d'allumettes a une intéressante annexe : c'est une salle à manger, un réfectoire immense, où la compagnie fait gratuitement servir à son personnel, à midi précis, tous les jours, un excellent goûter.

Il y a encore trois autres fabriques très intéressantes et de la plus haute importance à visiter ; c'est d'abord la fabrique d'ustensiles en fibre durcie. On fabrique en fibre durcie des seaux, des cuvettes, des bassins, des corbeilles pour le pain, des vaisseaux pour le lait, etc., etc., en un mot toute espèce de récipient. Les seaux en fibre durcie sont d'un grand bout supérieurs aux seaux en bois, parce qu'ils sont absolument étanches, et ne communiquent aucun goût, aucune odeur quelconque à ce qu'ils contiennent. Cette fabrique produit quelque chose comme 2,000 vaisseaux ou utensiles de ce genre par jour.

Il y a ensuite l'importante fabrique d'ustensiles en bois que l'on connait. C'est ici que l'on fabrique de ces cuvettes, de ces baquets, de ces seaux en bois, d'usage presqu'universel depuis nombre d'années.

Cette grande fabrique occupe deux bâtisse, en pierre, énormément larges et très longues, à un étage. De nombreuses machines à embouveter et autres sont en opération ici : ces machines emploient à la journée des centaines d'hommes et garçonnets. On fabrique dans ces deux grandes usines de 300 à 400 douzaines de seaux et cuvettes par jour, seaux de toutes sortes pour l'eau, le saindoux, les bonbons, les fruits, les confitures, les gelées, les peintures, les huitres, les marinades, le sirop, etc., etc., etc.

Trois-quarts de mille plus bas, dans un site admirable, sur la rive Nord de la grande et majestueuse rivière Outaouais, en face de la colline du Parlement, se trouve la grande usine de fibre sulphite : il y a ici tout un groupe de bâtisses que dominent les gigantesques cheminées et les hautes tours des bâtisses de l'engin, etc.

On fabrique ici tous les jours de 48 à 50 tonnes de fibre sulphite, dont on se sert en guise de coton ou de toile pour la fabrication de certaines qualités de papier.

La compagnie Eddy a une vingtaine de succursales ou comptoirs dans les principales villes du Dominion, depuis St-Jean et Halifax jusqu'à Victoria et Vancouver ; en un mot depuis la ligne 45ème qui nous sépare des Etats-Unis jusqu'au Yukon.

Nous avions donc raison de dire, au commencement de ce compte rendu succinct, que les grandes usines Eddy peuvent être rangées parmi les plus considérables du genre dans le monde entier.

Nous ne saurions terminer ce rapide aperçu sans mentionner le fait que la grande maison Eddy est dignement représentée à Edmonton par Tees & Persle depuis plus de trente ans ; cette longue étape d'intelligents, actifs et fidèles services fait honneur à la maison comme à ses dévoués agents dans le district d'Edmonton et n'a certainement pas besoin de commentaires.

L. E. THOMPSON.

Une Preuve Décisive

Vendredi, aux dernières heures de la journée, la Chambre discutait les estimés du ministre de l'Intérieur, lorsque, à propos des crédits affectés aux écoles des Sauvages, le fameux colonel Sam Hughes, qui dans l'opposition possède le grade honoraire de général, est intervenu dans le débat.

L'hon. M. Oliver venait d'expliquer le but et les motifs d'un crédit de $1,500 destiné à la construction, à Lorette, d'une nouvelle école pour les Sauvages.

Très sagement, le ministre faisait remarquer qu'il était juste et raisonnable de prévoir en même temps dans la nouvelle école, un logement pour les deux Sœurs chargées de l'enseignement.

A ce moment, le lieutenant-général de M. Borden, interrompit pour faire les déclarations suivantes :

" M. SAM HUGHES.—Mon but en provoquant ces explications est d'attirer l'attention sur le grappillage toujours croissant (*the increasing graft*) des églises au détriment du trésor public." *Hansard,* édition avant la revise, p. 6155.

Quelques instants après, à l'occasion d'un crédit de $2,500 affecté à l'école de St-Paul de Métis, la colonie fondée par le vieux missionnaire, le révérend Père Lacombe, le même Sam Hughes s'élevait contre cette allocation et déclarait :

" C'est encore là un autre grappillage (*graft*) des églises comme il en existe par tout le pays."—*Hansard,* p. 6159.

Ces deux déclarations du fidèle lieutenant de M. Borden sont décisives.

Elles viennent, à leur heure, confirmer ce que nous n'avons cessé de répéter : la guerre sourde que poursuit en sous-main contre les catholiques français l'opposition, esclave docile du grand-maitre Sproule.

Pour qui a suivi les débats de cette session, cette impression s'impose, mais l'insidieuse habilité déployée par les conservateurs, est telle, leurs procédés sont tellement dissimulés, qu'il était jusqu'ici, difficile de fournir des preuves simples et tangibles de cette lutte ténébreuse.

Cette fois, nous le prenons la main dans le sac.

Vraisemblement, à l'heure tardive où il laissait ainsi percer le bout de l'oreille, en cette nuit de vendredi où, seuls, quelques rares députés somnolaient en leur fauteuil, Sam Hughes a dû penser qu'il pouvait parler sans danger et épancher impunément son fiel.

Qui donc lit le *Hansard !*

Quoique, par une sorte d'habitude inconsciente, le lieutenant de M. Borden ait pris soin de parler " des églises, " il suffit de noter que dans les deux cas, il s'agissait, en fait, d'établissements tenus par notre clergé, et il est hors de doute que seule l'église catholique était visée.

D'ailleurs, il faut ajouter que ce même Sam Hughes s'est abstenu de tout commentaire de ce genre lorsqu'il s'agissait des crédits affectés aux écoles sous le contrôle des églises protestantes.

Nous n'avons point à défendre notre clergé contre les insinuations malhonnêtes de M. Sam Hughes ; les œuvres de nos missionnaires, les services rendus par eux dans l'évangélisation et l'éducation des Sauvages parlent assez hautement par eux-mêmes.

Mais peut-être n'est-il pas inutile de remarquer, combien décisive, cette preuve nouvelle de l'étrange monomanie dont est atteinte l'opposition, qui, depuis le début de la session a lancé à tort et à travers ces continuelles dénonciations de grappillage (graft).

NAISSANCE D'UNE VILLE

Les foudations de Prince Rupert, cette nouvelle ville de l'Ouest de la Colombie Anglaise, et le terminus du chemin de fer Grand-Tronc-Pacifique sur la Côte du Pacifique, viennent d'être enfin jetées. Les camps des inspecteurs, sont disséminés ici et là sur et près des frontières de la nouvelle ville.

M. Dodge, surintendant des arpenteurs du gouvernement, a son camp près de l'embouchure de Tuck's Inlet, vis-à-vis de Vinn's Passage, en face du fameux Methlakhata historique. Il se propose de faire faire l'arpentage des rives de cet anse et comme cela sera très long, il s'attend de demeurer au camp jusqu'au mois d'octobre ; c'est pourquoi il l'a aménagé aussi confortablement que possible. M. Dodge dit que ce sont les charpentiers de Methlakhata qui ont l'honneur de construire la première maison sur l'ile Kaien et il se dit très satisfait de ces ouvriers.

Plus à l'Est, en haut de l'anse où les arpentages sont assez avancés sur différents point, les hommes de la Cie du Grand-Tronc-Pacifique sont très occupés à leurs camps respectifs : l'un d'eux se trouve à Seal Harbor, où la nouvelle scierie sera construite, et un autre à un mille plus à l'Est. Là, trois bâtisses et un quai seront construits sans retard ; les piliers du dernier en sont déjà consolidés.

NOTES.

Vraiment, l'association de l'exposition avait dû faire des arrangements superbes avec le "weather bureau" ! Il a fait une température idéale tout le temps qu'a duré l'exposition et ça continue...

Lacombe aura son exposition les 19 et 20 du courant.

Une affaire qui a fait le sujet de bien des conversations est le coup de balai donné par la police pour chasser du terrain de l'exposition tous les "gamblers" qui, avec leurs roues de fortune, les dés, etc., s'étaient installés là dès lundi matin. Les directeurs de l'exposition méritent certainement des félicitations pour nous avoir débarrassé de cette bande d'exploiteurs.

JOURNAUX

Le Monde Illustré

ALBUM UNIVERSEL

Fondé en 1884

Le seul, le plus ancien, le plus volumineux MAGAZINE canadien-francais.

Imprimé sur papier de luxe. Illustrations d'actualité et artistiques.

LE NUMÉRO, - - 5 CENTINS

Abonnement : 12 mois, $2.50 ; 6 mois, $1.25 ; 3 mois 75c.

LE COURRIER DE L'OUEST, Edmonton, Alta., Agent.

LE PROGRES DE VALEYFIELD

Journal Hebdomaire, publié à Valleyfield, Province de Québec, une fois la semaine, le jeudi.

Abonnement :

12 mois, - - - $1.00

6 mois, - - - .50

Le Progrès de Valleyfield, Valleyfield, Qué.

" L'AVENIR DU NORD "

JOURNAL LIBERAL INDEPENDANT POLITIQUE ET LITTERAIRE

Publié à Saint Jérôme, comté de Terrebonne, Province de Québec.

" L'AVENIR DU NORD " est plutôt un organe national qu'un journal de parti. Ne publie que de l'inédit : critiques de théâtre, chroniques, lettres de France.

Donne des nouvelles de toute la région s'étendant au nord de Montréal.

Directeur : JULES-EDOUARD PRÉVOST

Abonnement, $100 par année.

L'OUEST CANADIEN

Entrevue avec " Françoise " présidente du " Canadian Women Press Club."

(Du Canada)

Françoise, la chroniqueuse bien connue, est de retour de l'Ouest, où elle a passé trois fois huit jours.

Elle nous revient comblée d'honneur, car elle a été choisie comme présidente du " Canadian Women Press Club."

Françoise revient la tête bourrée d'impressions.

Vous arrivez de l'Ouest ? lui demandait, l'autre soir, un reporter.

" Oui, monsieur. Quel beau pays ! Quelles richesses ! Oh, les braves gens que j'ai rencontrés ! Comme le Canada est beau partout, mais surtout dans ce coin-là ! C'est à rougir de honte de honte de voir nos bons Canadiens émigrer aux Etats-Unis, plutôt que d'aller dans ce paradis de l'abondance, où le minimum de l'effort fait produire le maximum de la prospérité dans presque toutes les industries. Tout est neuf et fécond."

Françoise continue : " C'était la deuxième convention des femmes journalistes canadiennes à laquelle je me rendais, il y avait parmi nous des " représentatives " de tous les grands journaux américains. Le " *Ladies Home Journal,*" " *l'Inter-Ocean*" avaient leurs déléguées, il y en avait de toutes les parties du Canada."

" Ce qui fut particulièrement charmant, intéressant, amusant, instructif, c'est que, à Winnipeg, les directeurs de la " Western Canadian Immigration Company " équipèrent pour nous un train spécial et nous pûmes ainsi visiter toutes les villes de quelqu'importance : Calgary, Edmonton, Régina ; le train nous conduisit presque dans les Montagnes Rocheuses, où nous descendîmes à l'hôtel Banff."

" C'est au cours de ce trajet, que nous avons pu admirer les richesses de ce beau pays. Mais, nous voyons presque surgir les villes, tout le long des voies ferrées ; il y a une animation, une intensité vitale absolument phénoménale. Mes pauvres compatriotes ! Ah ! s'ils émigraient vers ce territoire merveilleux au lieu d'aller s'anémier et mourir aux Etats-Unis où le travail est pénible et où le patriotisme s'émousse Ici, c'est la patrie, la patrie généreuse, plus que nulle part ailleurs."

" Rien de plus intéressant à voir que ces villes. Tout est nouvellement construit, on voit que les saisons n'ont pas encore trop sali les toits et les murailles, on sent la patrie qui renaît, on voit partout l'enfance robuste de provinces nouvelles. "

" J'ai pu constater, que des fermiers, arrivés là avec des dettes, ont rapidement tout payé et refusent maintenant des prix fabuleux pour leurs fermes.

Françoise, dit qu'à Régina, elles furent reçues par le lieutenant gouverneur et madame Forget.

On donna un thé en leur honneur et ce fut une fête d'amitié cordiale, de bonhomie attendrissante, dont le souvenir lui restera longtemps.

A Calgary, ce furent le maire et les échevins qui leur firent une réception inoubliable. A Winnipeg le conseil municipal et les autorités provinciales firent les frais d'une réception magnifique.

Lady MacMillan, épouse du lieutenant-gouverneur, donna un thé. Les relations les plus charmantes ne cessèrent de mettre de la gaiété et du bien-être au coeur de chacune.

Pour le voyage, de Winnipeg aux Rocheuses, M. Herbert Vanderboof agissait comme cicerone et il s'aquitta de sa tâche avec une courtoise on ne peut plus talon rouge.

De Montréal à Winnipeg les excursionnistes furent conduites par le populaire M. Ham. Les qualités de cet affable "gentleman," lui valurent pendant tout le voyage les plus délicats éloges de la part de ces dames,

" Eh voilà ! Je suis de retour, enchantée, ravie je ne puis que répéter avec raison ce conseil bien juste : *Go West, young man !*"



Les " premiers prix "

Vues de l'Exposition

Le GRAND=TRONC= PACIFIQUE

Aura son terminus à Edmonton.

La Compagnie a acheté huit cent acres de terre au nord de la ville.

Vendredi dernier est venue la nouvelle que le Grand-Tronc-Pacifique avait acheté tout le terrain nécessaire pour établir des usines, hangar, cours, etc., juste au nord de la ville. Le terrain acheté par la compagnie du chemin de fer comprend les propriétés McKay, Helliwell, Belcher, McEachern et McPherson, à peu près huit cent acres, s'étendant à l'ouest du chemin du Fort Saskatchewan.

Après cette transaction, il parait certain que le chemin de fer traversera la rivière Saskatchewan à Clover Bar, à peu près douze milles à l'est de la ville, au lieu de traverser par Strathcona comme notre voisine le voudrait.

Le département de l'agriculture et les expositions

Le département de l'agriculture de la province vient d'adopter une nouvelle méthode pour aider les expositions, dans la province, et pour donner des instructions aux colons, sur certains sujets.

Ainsi, à chaque exposition, il y aura une tente où seront installées les diverses machines d'une beurrerie et chaque jour on fera des conférences, expliquant ces machineries et montrant la manière de s'en servir. Nos cultivateurs pourront ainsi avoir une foule d'informations qui leur seront utiles en temps et lieu.

Le département aura aussi un exhibit des différentes mauvaises herbes que l'on rencontre dans la province, où l'on pourra apprendre à reconnaitre ces mauvaises herbes et la manière la plus pratique de s'en débarrasser.

Dans une autre partie de la tente, il y aura un expert chargé de donner des instructions sur l'élevage des volailles. Comme le pays est des plus propices pour l'élevage des volailles, il faut espérer que plusieurs profiteront de cette occasion de se renseigner sur le sujet. C'est M. A. W. Foley, de Bowmanville, Ont., qui aura la charge de cette partie du travail.

Une autre nouveauté sera les démonstrarions culinaires que donnera Mademoiselle Edith G. Charlton, des Ecoles Publiques de Buffalo. Les dames devront s'intéresser plus particulièrement à ces démonstrations.



Comme on les voyait à l'exposition.

La grande exposition a durée quatre jours, lundi, mardi, mercredi et jeudi. Pendant ces quatre jours il fallait transiger toutes nos affaires pendant l'avant-midi, car après-midi tous les magasins et bureaux d'affaires étaient fermés et tout le monde disparaissait du côté des terrains de l'exposition. Au COURRIER DE L'OUEST, on a pas voulu rester en arrière ; on a fait comme les autres. Voilà une bonne raison pour publier en retard d'une journée !...

LE BOSSU

— OU —

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

son père ; mais moi, moi qui ai tant pleuré, j'étais gaie autrefois. La maison où je suis née était une prison, et pourtant je riais, je dansais, jusqu'au jour ou je vis celui qui devait emporter au fond de son tombeau toute ma joie et tous mes sourires.

Elle passa rapidement la main sur son front qui brulait.

—As-tu vu jamais une pauvre femme devenir folle ? demanda-t-elle avec brusquerie.

Dona Cruz la regarda d'un air inquiet.

—Ne crains rien, ne crains rien, fit la princesse ; le bonheur est pour moi une chose si nouvelle ! Je voulais te dire, Flor : As-tu remarqué ? ma fille est comme moi. Sa gaieté s'est évanouie le jour où l'amour est venu. Sur les dernières pages, il y a bien des traces de larmes.

Elle prit le bras de la gitanita pour regagner sa place première. A chaque instant elle se tournait vers le lit de jour où sommeillait Aurore, mais je ne sais quel vague sentiment semblait l'en éloigner.

—Elle m'aime, oh ! certes, reprit-elle ; mais le sourire dont elle se souvient, le sourire penché au-dessus de son berceau, c'est celui de cet homme. Qui lui donna les premières leçons ? cet homme. Qui lui apprit le nom de Dieu ? encore cet homme ! Oh ! par pitié, Flor, ma chérie, ne lui dis jamais ce qu'il y a en moi de colère, de jalousie, de rancune contre cet homme !

—Ce n'est pas votre cœur qui parle, madame ! murmura dona Cruz.

La princesse lui serra le bras avec une violence soudaine.

—C'est mon cœur ! s'écria-t-elle, c'est mon cœur ! Ils allaient ensemble dans les prairies qui entourent Pampelune, les jours de repos. Il se faisait enfant pour jouer avec elle. Est-ce un homme qui doit agir ainsi ? cela n'appartient-il pas à la mère ? Quand il rentrait après le travail, il apportait un jouet, une friandise. Qu'eussé-je fait de mieux, si j'avais été pauvre, en pays étranger, avec mon enfant ? Il savait bien qu'il me prenait, qu'il me volait toute sa tendresse !...

—Oh ! madame ! voulut interrompre la gitanita.

—Vas-tu le défendre ? fit la princesse qui lui jeta un regard de défiance. Es-tu de son parti ? Je le vois, se reprit-elle avec un amer découragement, tu l'aimes mieux que moi, toi aussi !

Dona Cruz éleva la main qu'elle tenait jusqu'à son cœur. Deux larmes jaillirent des yeux de la princesse.

—Oh ! cet homme ! cet homme ! balbutia-t-elle parmi ses pleurs. Je suis veuve, il ne me restait que le cœur de ma fille !

Dona Cruz était muette devant cette suprême injustice de l'amour maternel. Elle comprenait cela, cette fille ardente au plaisir, cette folle qui voulait jouer hier avec le drame de la vie. Son âme contenait en germe tous les amours passionnés et jaloux. La princesse venait de se rasseoir dans son fauteuil. Elle avait pris les pages du manuscrit d'Aurore. Elle les tournait et retournait en rêvant.

—Combien de fois, prononça-t-elle avec lenteur lui a-t-il sauvé la vie !

Elle fit comme si elle allait parcourir le manuscrit ; mais elle s'arrêta aux premières pages.

—A quoi bon ? murmura-t-elle d'un d'un accent abattu, moi je ne lui ai donné la vie qu'une fois ! C'est vrai, c'est vrai cela, reprit-elle, tandis que son regard avait des éclats farouches ; elle est bien à lui plus qu'à moi !

—Mais vous êtes sa mère, madame, fit doucement dona Cruz.

La princesse releva sur elle son regard inquiet et souffrant.

- Qu'entends-tu par là ? demanda-t-elle ; tu veux me consoler. C'est un devoir, n'est-ce pas, que d'aimer sa mère ? Si ma fille m'aimait par devoir, je sens bien que je mourrais !

—Madame, madame ! relisez donc les pages où elle parle de vous. Que de tendresse ! que de respecteux amour !

—J'y songeais, Flor, mon bon petit coeur ! Mais il y a une chose qui m'empêche de relire ces lignes que j'ai si ardemment baisée. Elle est sévère, ma fille. Il y a des menaces là-dedans. Quand elle vient à soupçonner que l'obstacle entre elle et son mari, c'est sa mère, sa parole devient tranchante comme une épée. Nous avons lu cela ensemble ; tu te souviens de ce qu'elle dit. Elle parle des mères orgueilleuses...

La princesse eut un frisson par tout le corps.

—Mais vous n'êtes pas de ces mères-là, madame, dit dona Cruz qui l'observait.

—Je l'ai été ! murmura Aurore de Caylus en cachant son visage dans ses mains.

A l'autre bout de la chambre, Aurore de Nevers s'agita sur son lit de jour. Des paroles indistinctes s'échappèrent de ses lèvres. La princesse tressaillit. Puis elle se leva traversa la chambre sur la pointe des pieds. Elle fit signe à dona Cruz de la suivre, comme si elle eût senti le besoin d'être accompagnée et protégée.

Cette préoccupation qui perçait en elle sans cesse parmi sa joie, cette crainte, ce remords, cet esclavage, quel que soit le nom qu'on veuille donner aux bizarres angoisses qui étreignaient le coeur de la pauvre mère et lui gâtaient sa joie, avait quelque chose d'enfantin et de navrant à la fois.

Elle se mit à genoux aux côtés d'Aurore. Dona Cruz resta debout au pied du lit. La princesse fut longtemps à contempler les traits de sa fille. Elle étouffait les sanglots qui voulaient sortir de sa poitrine. Aurore était pâle. Son sommeil agité avait dénoué ses cheveux, qui tombaient épars sur le tapis. La princesse les prit à pleines mains et les appuya contre ses lèvres en fermant les yeux.

—Henri ! murmura Aurore dans son sommeil ; Henri, mon ami !

La princesse devint si pâle que dona Cruz s'élança pour la soutenir. Mais elle fut repoussée. La princesse souriant avec angoisse, dit :

—Je m'accoutumerai à cela. Si seulement mon nom venait aussi dans son rêve !

Elle attendait. Ce nom ne vint pas. Aurore avait les lèvres entr'ouvertes, son souffle était pénible.

—J'aurai de la patience, fit la pauvre mère : une autre fois, peut-être qu'elle rêvera de moi.

Dona Cruz se mit à genoux devant elle. Madame de Gonzague lui souriait, et la résignation donnait à son visage une beauté sublime.

—Sais-tu ? fit-elle, la première fois que je te vis, Flor, je fus bien étonnée de ne point sentir mon coeur s'élancer vers toi. Tu es belle pourtant ; tu as le type espagnol que je pensais retrouver chez ma fille. Mais regarde ce front, regarde !

Elle écarta doucement les masses de cheveux qui cachaient à demi le visage d'Aurore.

—Tu n'as pas cela, reprit-elle en touchant les tempes de la jeune fille ; cela, c'est Nevers. Quand je l'ai vue et que cet homme m'a dit : " Voilà votre fille ! " mon coeur n'a pas hésité. Il me semblait que la voix de Nevers, descendant du ciel tout à coup, disait comme lui : " C'est ta fille ! "

Ses yeux avides parcouraient les traits d'Aurore. Elle poursuivit :

—Quand Nevers dormait, ses paupières retombaient ainsi, et j'ai vu souvent cette ligne autour de ses lèvres. Il y a quelque chose de plus semblable encore dans le sourire. Nevers était tout jeune, et on lui reprochait d'avoir une beauté un peu efféminée. Mais ce qui me frappa surtout, ce fut le regard. Oh ! que c'est bien le feu rallumé de la prunelle de Nevers ! Des preuves ! Ils me font compassion avec leurs preuves ! Dieu a mis notre nom sur le visage de cet enfant. Ce n'est pas ce Lagardère que je crois, c'est mon coeur.

Madame de Gonzague avait parlé tout bas ; cependant au nom de Lagardère, Aurore eut comme un faible tressaillement.

—Elle va s'éveiller, dit dona Cruz.

La princesse se releva, et son attitude exprimait une sorte de terreur. Quand elle vit que sa fille allait ouvrir les yeux, elle se rejeta vivement en arrière.

—Pas tout de suite ! fit-elle d'une voix altérée ; ne lui dites pas tout de suite que je suis là. Il faut des précautions.

Aurore étendit les bras, puis son corps souple se roidit convulsivement, comme on fait souvent au réveil. Ses yeux s'ouvrirent tout grands du premier coup, son regard parcourut la chambre, et un étonnement vint se peindre sur ses traits.

—Ah ! fit-elle, Flor ici. Je me souviens. Je n'ai donc pas rêvé.

Elle porta ses deux mains à son front.

—Cette chambre, reprit-elle, ce n'est pas celle où nous étions cette nuit. Ai-je rêvé ? Ai-je vu ma mère ?

—Tu as vu ta mère, répondit dona Cruz.

La princesse, qui s'était reculée jusqu'à l'autel en deuil, avait des larmes de joie plein les yeux. C'était à elle la première pensée de sa fille. Sa fille n'avait pas encore parlé de Lagardère. Tout son coeur monta vers Dieu pour rendre grâces.

—Mais pourquoi suis-je brisée ainsi ? demanda Aurore. Chaque mouvement que je fais me blesse, et mon souffle déchire ma poitrine. A Madrid, au couvent de l'Incarnation, après ma grande maladie, quand la fièvre et le délire me quittèrent, je me souviens que j'étais ainsi. J'avais la tête vide et je ne sais quel poids sur le coeur. Chaque fois que j'essayais de penser, mes yeux éblouis voyaient du feu et ma pauvre tête semblait prête à se briser.

- Tu as eu la fièvre, répondit dona Cruz, tu as été bien malade.

Son regard allait vers la princesse, comme pour lui dire : C'est à vous de parler, venez. La princesse restait à sa place, timide, les mains jointes, adorant de loin.

—Je ne sais comment dire cela, murmura Aurore ; c'est comme un poids qui écrase ma pensée. Je suis sans cesse sur le point de percer le voile de ténèbres étendu autour de mon pauvre esprit. Mais je ne peux pas ; non, je ne peux pas.

Sa tête faible retomba sur le coussin, tandis qu'elle ajoutait :

—Ma mère est-elle fâchée contre moi ?

Quand elle eut dit cela, son oeil s'éclaira tout à coup. Elle eut presque conscience de sa position, mais ce ne fut qu'un instant. La brume s'épaissit au-devant de sa pensée, et le regard qui venait de s'allumer dans ses beaux yeux s'éteignit.

La princesse avait tressailli aux dernières paroles de sa fille. D'un geste impérieux elle ferma la bouche de dona Cruz qui allait répondre. Elle vint de ce pas léger et rapide qu'elle devait avoir aux jours où, jeune mère, le cri de son enfant l'appelait vers le berceau. Elle vint Elle prit par derrière la tête de sa fille et déposa un long baiser sur son front. Aurore se prit à sourire. C'est alors surtout qu'on put deviner la crise étrange que subissait son intelligence. Aurore semblait heureuse, mais heureuse de ce bonheur calme et doux qui est le même chaque jour et qui depuis longtemps dure. Aurore baisa sa mère comme l'enfant accoutumé à donner et à rendre tous les matins le même baiser.

—Mère, murmura-t-elle, j'ai rêvé de toi, et tu as pleuré toute cette nuit dans mon rêve. Pourquoi Flor est-elle ici ? interrompit-elle. Flor n'a point de mère. Mais que de choses peuvent se passer dans une nuit.

C'était encore la lutte. Son esprit faisait effort pour déchirer le voile. Elle céda, vaincue, à la douloureuse fatigue qui l'accablait.

—Que je te voie, mère, dit-elle ; viens près de moi, prends-moi sur tes genoux.

La princesse, riant et pleurant, vint s'asseoir sur le lit de jour et prit Aurore dans ses bras. Ce qu'elle éprouvait, comment le dire. Y a-t-il en aucune langue des paroles pour blâmer ou flétrir ce crime divin : l'égoïsme du coeur maternel ? La princesse avait

INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.
CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.
COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.
SECRÉTAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird
CHEF DE POLICE : Sergent Evans
CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : M. Davidson.
CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite
MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor
REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett
MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade
SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

MEMBRE DU SÉNAT ; Hon. Dr P. Roy.
DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA L'Hon. Frank Oliver
DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE L'Hon, C. W. Cross
COUR SUPRÈME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton
JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott
SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor
SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson
SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison
RÉGISTRATEUR : George Roy
CORONER : Dr Braithwaite
OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-Gouverneur : Hon. M. Bulyea
PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford
PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross
SECRÉTAIRE PROVINCIAL ; L'Hon. W. Th. Finlay
TRESORIER PROVINCIAL : L'Hon. A. C. Rutherford
MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing
MINISTRE DE L'AGRICULTURE: L'Hon W. Th. Finlay
MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE L'Hon. A.C. Rutherford
SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks
SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt
ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods
SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim) : J. T. Mutrie
SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt
SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie
SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley
AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley
REGISTRAIRE DES MARQUES DE ; COMMERCE : J. R. C. Honeyman

ASSEMBLEE LEGISLATIVE

ORATEUR : C. W. Fisher

COLLÈGES ELECTORAUX	DÉPUTÉS
Athabaska	F. Bredin
Banff	C. W. Fisher
Calgary	W. H. Cushing
Cardston	J. W. Woolf
Edmonton	C. W. Cross
Sturgeon	J. R. Boyle
Gleichen	Chs. Stewart
High River	
Innisfail	J. A. Simpson
Lacombe	W. H. Puffer
Leduc	R. T. Telford
Lethbridge	Dr De Veber
Macleod	McKenzie
Medecine Hat	W. T. Finlay
PEACE RIVER ;	J. Brick.
Pincher Creek	J. T. Marcellus
Ponoka	J. R. McLeod
Red Deer	J. T. Moore
Rosebud	C. D. Hiebert
Stony Plain	J. A. McPherson
Strathcona	A. C. Rutherford
St Albert	H. W. McKenny
Vermillon	McCauley
Victoria	F. A. Walker
Wetaskiwin	A. S. Rosenroll

SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

OFFICIERS

PRES.-HON. : Hon. J. D. Rolland
PRÉSIDENT : J. H. Picard
VICE-PRÉSIDENT : J. H. Gariépy
SECRÉTAIRE : Wilfrid Gariépy
DIRECTEURS : Dr P. Roy, P. E. Lessard, O. Tessier, F. X. Boileau et D. Thibaudeau

Adresse Postale : Tiroir " A ", Edmonton, Alberta, Canada.

Le secrétaire repondra volontiers à toute demande de renseignements sur le pays.

son trésor tout entier ; sa fille était sur ses genoux, faible de corps et d'esprit : une enfant, une pauvre enfant. La princesse voyait bien Flor, qui ne pouvait retenir ses larmes, mais la princesse était heureuse, et, folle aussi, elle berçait Aurore dans ses bras en murmurant malgré elle je ne sais quel chant d'une douceur infinie. Et Aurore mettait sa tête dans son sein. C'était charmant et c'était navrant.

Dona Cruz détourna les yeux.

- Mère, dit Aurore, j'ai des pensées tout autour de moi, et je ne peux les saisir. Il me semble que c'est toi qui ne veux pas me laisser voir clair. Pourtant, je sens bien qu'il y a en moi quelque chose qui n'est pas moi-même. Je devrais être autrement avec vous, ma mère.

=Tu es sur mon cœur-enfant, chère enfant, répondit la princesse dont la voix avait d'indicibles prières : ne cherche rien au-delà. Repose-toi contre mon sein. Sois heureuse du bonheur que tu me donnes.

--Madame, madame, dit dona Cruz, qui se pencha jusqu'à son oreille ; le réveil sera terrible.

La princesse fit un geste d'impatience. Elle voulait s'endormir dans cette étrange volupté, qui pourtant lui torturait l'âme. Avait-on besoin de lui dire que tout ceci n'était qu'un rêve.

—Mère, reprit Aurore, si tu me parlais, je crois bien que le bandeau tomberait de mes yeux, Si tu savais, je souffre.

Tu souffres ! répéta madame de Gonzague en la pressant passionnément contre sa poitrine.

—Oui, je souffre bien. J'ai peur, horriblement, ma mère, et je ne sais pas, je ne sais pas...

Il y avait des larmes dans sa voix ; ses deux belles mains pressaient son front. La princesse sentit comme un choc intérieur dans cette poitrine qu'elle collait à la sienne.

– Oh ! oh ! fit deux fois Aurore ; C'est à genoux qu'il me faut vous contempler, ma mère. Je me souviens. Chose inouie, tout à l'heure je pensais n'avoir jamais quitté votre sein.

Elle regarda la princesse avec des yeux effarés. Celle-ci esseya de sourire ; mais son visage exprimait l'épouvante.

—Qu'avez-vous ? qu'avez-vous, ma mère, demanda Aurore ; vous êtes contente de m'avoir retrouvée, n'est-ce pas ?

– Si je suis contente, enfant adorée.

- Oui, c'est cela ; vous m'avez retrouvée, je n'avais pas de mère...

–Et Dieu qui nous a réunies, ma fille, ne nous séparera plus.

—Dieu ! fit Aurore dont les yeux agrandis se fixaient dans le vide; Dieu! je ne pourrais pas le prier en ce moment, je ne sais plus ma prière.

--Veux-tu la répéter avec moi, ta prière ? demanda la princesse, saisissant cette diversion avec avidité,

--Oui, ma mère. Attendez, il y a autre chose.

--Notre Père, qui êtes aux cieux, commença madame de Gonzague en joignant les mains d'Aurore entre les siennes.

—Notre Père qui êtes aux cieux, répéta Aurore comme un petit enfant;

- Que votre nom soit sanctifié, continua la mère.

Aurore, cette fois, au lieu de répéter, se roidit.

--Il y a autre chose, murmura-t-elle encore, tandis que ses doigts crispés pressaient ses tempes mouillées de sueur, autre chose. Flor, tu le sais, dis-le moi.

--Petite sœur... balbutia la gitanita.

—Tu le sais, tu le sais, dit Aurore dont les yeux battirent et devinrent humides ; oh ! personne ne veut donc venir à mon secours.

Elle se redressa tout à coup et regarda sa mère en face.

--Cette prière, prononça-t-elle en saccadant ses mots ; cette prière, est-ce vous qui me l'avez apprise, ma mère ?

La princesse courba la tête et sa gorge rendit un gémissement. Aurore fixait sur elle ses yeux ardents.

-Non, ce n'est pas vous, murmura-t-elle.

Son cerveau fit un suprême effort. Un cri dechirant s'échappa de sa poitrine.

--Henri ! Henri ! dit-elle : où est Henri ?

Elle était debout. Son regard farouche et superbe couvrait la princesse. Flor essaya de lui prendre les mains. Elle la repoussa de toute la force d'un homme. La princesse sanglotait, la tête sur ses genoux.

–Répondez-moi, s'écria Aurore ; Henri ! qu'a-t-on fait d'Henri ?

--Je n'ai songé qu'à toi, ma fille, balbutia madame de Gonzague.

Aurore se retourna brusquement vers dona Cruz.

--L'ont-ils tué ? interrogea-t-elle la tête haute et le regard brûlant.

Dona Cruz ne répondit point. Aurore revint à sa mère. Celle-ci se laissa glisser à genoux et murmura :

– Tu me brises le cœur, enfant. Je te demande pitié.

-L'ont-ils tué ? répéta Aurore.

=Lui ! toujours lui ! s'écria la princesse en se tordant les mains ; dans le cœur de cette enfant, il n'y a plus de place pour l'amour de sa mère.

Aurore avait les yeux fixés au sol.

—Elle ne veulent pas me dire si on l'a tué, pensa-t-elle tout haut.

La princesse tendit ses bras vers elle, puis se renversa en arrière évanouie.

....

Aurore tenait les mains de sa mère ; son visage était pourpre, son œil tragique.

—Sur mon salut ! je vous crois, madame, dit-elle ; vous n'avez rien fait contre lui, et c'est tant mieux pour vous, si vous m'aimez comme je vous aime. Si vous aviez fait quelque chose contre lui...

=Aurore ! Aurore ! interrompit dona Cruz qui lui mit sa main sur la bouche.

--Je parle, interrompit à son tour mademoiselle de Nevers avec une dignité hautaine, je ne menace pas. Nous nous connaissons depuis quelques heures seulement, ma mère et moi ; et il est bon que nos cœurs se regardent en face. Ma mère est une princesse, je suis une pauvre fille : c'est ce qui me donne le droit de parler haut à ma mère. Si ma mère était une pauvre femme, faible, abandonnée, je ne me serais pas relevée encore, et je ne lui aurais parlé qu'à genoux.

Elle baisa la main de la prince se qui la contemplait avec admiration. C'est qu'elle était belle ; c'est que cette angoise profonde qui torturait son coeur sans abaisser sa fierté mettait une auréole à son front de vierge ! Vierge, nous avons bien dit, mais vierge-épouse, ayant toute la force et toute la majesté de la femme.

—Il n'y a que toi au monde pour moi, ma fille, dis la princesse ; si je ne t'ai pas, je suis faible et je suis abandonnée. Juge-moi, mais avec la pitié qu'on doit à ceux qui souffrent. Tu me reproches de n'avoir point arraché le bandeau qui aveuglait ta raison ; mais tu m'aimais quand tu avais le délire, et, c'est vrai, je craignais ton réveil.

Aurore glissa un regard du côté de la porte.

—Est-ce que tu veux me quitter ? s'écria la mère effrayée.

—Il le faut, répondit la jeune fille ; quelque chose me dit qu'Henri m'appelle en ce moment et qu'il a besoin de moi.

—Henri, toujours Henri, murmura madame de Gonzague avec l'accent du désespoir ; tout pour lui, rien pour ta mère.

Aurore fixa sur elle ses grands yeux brûlants.

—S'il était là, madame, répliqua-t-elle avec douceur, et que vous fussiez, vous, loin d'ici, en danger de mort, je ne lui parlerais que de vous.

—Est-ce vrai cela ? s'écria la princesse charmée ; est-ce que tu m'aimes autant que lui ?

Aurore se laissa aller dans ses bras en murmurant :

–Que ne l'avez-vous connu plutôt, ma mère.

La princesse la dévorait de baisers.

—Ecoute, disait-elle, je sais ce que c'est qu'aimer. Mon noble et cher époux qui m'entend, et dont le souvenir emplit cette retraite, doit sourire aux pieds de Dieu en voyant le fond de mon cœur. Oui, je t'aime plus que je n'aimais Nevers, parce que mon amour de femme se confond avec mon amour de mère. C'est toi, mais c'est lui aussi que j'aime en toi, Aurore, mon espoir chéri, mon bonheur. Ecoute, pour que tu m'aimes, je l'aimerai. Je sais que tu ne m'aimerais plus, tu l'as écrit, Aurore, si je le repoussais eh bien, je lui ouvrirai mes bras.

Elle pâlit tout à coup, parce que son regard venait de tomber sur dona Cruz. La gitanita passa dans un cabinet dont la porte s'ouvrait derrière le lit de jour.

—Vous lui ouvrirez vos bras, ma mère ? répéta aurore.

La princesse était muette, et son cœur battait violemment.

Aurore s'arracha de ses bras.

—Vous ne savez pas mentir, s'écria-t-elle ; il est mort, vous le croyez mort.

Avant que la princesse, qui était tombée sur un siège, pût répondre, dona Cruz reparut et barra le passage à Aurore, qui s'élançait vers la porte. Dona Cruz avait sa mante et son voile.

--As-tu confiance en moi, petite sœur ? dit-elle : tes forces trahiraient ton courage. Tout ce que tu voudras faire, moi je le ferai.

Puis, s'adressant à madame de Gonzague, elle ajouta :

--Ordonnez d'atteler, je vous prie, madame la princesse.

-- Où vas-tu, petite sœur ? demanda Aurore défaillante.

—Madame la princesse va me dire, répliqua la gitanita d'un ton ferme, où il faut aller pour le sauver.

VI

CONDAMNÉ A MORT

Dona Cruz attendait, debout auprès de la porte. La mère et la fille étaient en face l'un de l'autre.. La princesse venait d'ordonner qu'on attelât.

--Aurore, dit-elle, je n'ai pas attendu le conseil de ton ami. C'est pour toi qu'elle a parlé, je ne lui en veux point ; mais qu'a-t-elle donc cru, cette jeune fille ? que je prolongeais le sommeil de ton intelligence pour t'empêcher d'agir ?

Dona Cruz se rapprocha involontairement.

--Hier, reprit la princesse, j'étais l'ennemie de cet homme. Sais-tu pourquoi ? Il m'avait pris ma fille, et les apparences me criaient : Nevers est tombé sous ses coups.

La taille d'Aurore se redressa, mais ses yeux se baissèrent. Elle devint si pâle, que sa mère fit un pas pour la soutenir. Aurore lui dit :

--Poursuivez, madame j'écoute. Je vois à votre visage que vous avez déjà reconnu la calomnie.

--J'ai lu tes souvenirs, ma fille, répondit la princesse. C'est un éloquent plaidoyer. L'homme qui a flardé si pur un coeur de vingt ans sous son toit ne peut être un assassin. L'homme qui m'a rendu ma fille telle que j'espérais à peine la revoir dans mes rêves les plus ambitieux d'amour maternel, doit avoir une conscience sans tache.

---Merci pour lui, ma mère. N'avez-vous pas d'autres preuves que cela ?

—Si fait, j'ai les témoignages d'une digne femme et de son petit-fils. Henri de Lagardère...

--Mon mari, ma mère.

—Ton mari, ma fille, prononça la princesse en baissant la voix, n'a pas frappé Philippe de Nevers, il l'a défendu.

Aurore se jeta au cou de sa mère, et perdant soudain sa froideur, couvrit de baisers son front et ses joues.

-C'est pour lui, dit madame de Gonzague en souriant tristement.

(A continuer)

Petites Annonces

Académie St. Jean-Baptiste

Mercredi dernier, 27 juin, à 2.30 de l'après-midi, plus de cinquante enfants, faisant partie de l'Ecole française portant la dénomination d'Académie St. Jean-Baptiste, subirent un examen en présence de leurs parents.

Cet examen, qui dut être court en raison de la chaleur intense de cette après-midi, suffit pour donner aux parents la légitime satisfaction de voir que leur désir d'instruire leurs enfants dans la langue de leurs nobles aïeux, est secondé avec dévouement et intelligence par les Religieuses Fidèles Compagnes de Jésus.

Le Rév. Père Grandin, O.M.I. présida la distribution des prix, dus à la générosité de Messieurs les Commissaires des Ecoles.

Voici la liste des récompenses méritées :

Exactitude :

1er Prix,	Mr Roméo Bérubé
" "	Mr P. Landry
Mention hon.	Mr Elie Landry

Application Générale :

1er Prix	Mr Eugène Lemire
2e "	Melle B. Gariépy.
" "	Exilda Bois
" "	Blanche Paradis

Récitation :

1er Prix,	Mr H. Fairbanks

Grammaire Française :

Mention hon.	Mr Eugène Lemire
	Mr H. Fairbanks
	Melle G. Tessier

Orthographe :

2e Prix,	Mr H. Corriveau
	Mr J. Dusseault
	Melle Eugénie Morel
	Melle Eva Lemire

Histoire du Canada :

Mention hon.	Mr H. Corriveau

Géographie :

Prix,	Mr Roy Royal

Arithmétique :

1er Prix,	Mr Eugène Lemire
" "	Mr Joseph Mireault
" "	Melle G. Tessier
" "	Mr C. Léveillé
2e Prix,	Mr Parfait Carreau
" "	Mr Emile Lemire
" "	Melle Ida Morel
Mention hon.	Melle Eugénie Morel
	Melle Eva Lemire

Lecture :

1er Prix,	Mr P. Bourassa
" "	Mr P. Landry
2e Prix,	Melle M. C. Bourassa

Ecriture :

Prix,	Mr Albert Girard
	Melle B. Leclaire

Progrès Général :

1er Prix,	Melle A. Pomerleau
" "	Melle A. Carreau
" "	Melle D. Pomerleau
2e Prix,	Mr Elie Leclerc
" "	Mr Léon Leclair
" "	Mr Alphonse Bois
" "	Mr Napoléon Leclerc
" "	Mr Roméo Ketchin

Instruction Religieuse :

Ces prix ont été donnés par les Révérends Pères de la Mission.

1er Prix,	Mr H. Corriveau
" "	Mr H. Fairbanks
" "	Mr Roy Royal
2e Prix,	Melle Eva Lemire
" "	Melle L. Dusseault
" "	Melle Eugénie Morel
3e Prix,	Melle Ida Morel
" "	Mr P. Landry
" "	Mr Léon Girouard
" "	Roméo Ketchin

L'exposition de Calgary commencera le 10 du courant.

Marché d'Edmonton

FOIN,	$12. à $15.
MIL.	$15.00
AVOINE	26 à 27cts.
PAILLE	$4. la ton.
ORGE	25cts.
PATATES	40 à 50cts.
OEUFS	15 à 20cts.
BEURRE	17 à 25cts.
BOEUF	3½cts.
PORC	6½cts.
VEAU	5½cts.
MOUTON	6cts.
DINDES	18cts.